

## **Discours de Jacques Fossey, secrétaire général du SNCS de 1997 à 2006, prononcé lors des obsèques d'Henri Edouard Audier**

Henri Edouard Audier a été le militant exceptionnel du SNCS même si il n'a jamais voulu se mettre en avant en terme de responsabilité formelle. En clair il n'a jamais voulu être secrétaire général, ni élu au Comité national du CNRS. En fin de carrière, il a accepté d'être administrateur du CNRS, à la fois, comme élu et nommé et aussi membre du CSRT, le Conseil supérieur de la recherche et de la technologie, instance qui était chargée de donner des avis au gouvernement en matière de recherche et technologie. Aujourd'hui, ce rôle fait partie des missions du CNESER.

Je proposerai au SNCS de prendre une initiative exceptionnelle pour Henri sous une forme à discuter : journée et/ou VRS spéciale dédiée à Henri Edouard.

J'ai rencontré Henri pour la première fois, il y a exactement 50 ans, au cours de l'hiver 1966-1967, à l'Université d'Orsay.

Je suivais le DEA de chimie organique approfondie et Henri y donnait des séminaires de spectro de masse.

Nous étions une dizaine d'étudiants à suivre cet enseignement. Une partie d'entre eux s'est retrouvée plus tard dans son laboratoire à l'école polytechnique. Je me souviens d'un enseignant qui captait rapidement l'attention de son auditoire. Il paraissait très détendu, mais j'ai appris à le connaître par la suite et il n'était pas si détendu que cela. Il avait un comportement qui ne correspondait pas à l'attitude professorale distante de la plupart des enseignants de l'époque. Nous étions avant mai 1968.

Comme vient de le rappeler Alain Fuchs, président du CNRS, Henri a eu une brillante carrière scientifique qu'il a débutée en 1962 à l'Institut de chimie des substances naturelles de Gif-sur-Yvette et terminée à l'Ecole polytechnique comme directeur du Laboratoire des mécanismes réactionnels, laboratoire où je l'ai rejoint en 1986.

Henri est un chercheur mondialement reconnu pour ses travaux en spectro de masse. D'ailleurs, il existe une règle de spectro de masse qui porte son nom : « la règle de Stevenson-Audier ». Avoir une règle scientifique qui porte son nom est le rêve de beaucoup de nos collègues.

La riche vie scientifique d'Henri a été décrite par trois de ses premiers élèves : Yannick Hoppillard, Guy Bouchoux et Jean-Claude Tabet dans une édition spéciale de l'*International Journal of Mass Spectrometry* publiée en 2000 à l'occasion des 60 ans d'Henri.

Au labo, il passait des heures sans compter dans son bureau ou devant son vieux spectro de masse analogique dont le tableau de bord ressemblait à celui d'un boeing 707 des années 60, alors que ses collaborateurs avaient des appareils numérisés bien plus modernes qui ressemblaient, eux, plus à un Airbus de dernière génération mais que, lui, ne touchait jamais.

Son bureau était rempli de plantes vertes qui devaient supporter la fumée de cigarette, voire les mégots.

Dans ce bureau, on a eu de nombreuses discussions en tout genre, scientifiques, politiques, syndicales, artistiques notamment sur l'architecture et la peinture. Un jour même, il nous a parlé de son ami d'enfance, Claude Allègre, alors ministre de l'Education nationale, qui voulait réformer les règles du foot et notamment agrandir les cages pour qu'il y ait plus de but lors des matches.

Henri ne tenait pas en place, il devait toujours bouger. Lors de repas un peu formels, il sortait de table pour s'asseoir sur le tapis et continuer à discuter. De même dans les réunions, on le retrouvait parfois allongé au fond de la salle de conférence, à l'écoute des interventions de chacun ou arpentant les allées du haut en bas, c'est ainsi qu'il réfléchissait constamment.

Mais Henri, c'est un personnage beaucoup plus sérieux que ces clichés. Sa vie professionnelle et sa vie syndicale sont intimement liées par la recherche.

Au tournant des années 60, comme beaucoup d'entre nous, Henri a milité à l'UNEF où il était le dirigeant de la région parisienne. C'était l'époque où nous luttions contre la guerre d'Algérie et nous passions plus de temps en manifs qu'en cours.

En 1962, il passe de l'ENS au CNRS et bien entendu de l'UNEF au SNCS. Dans les années 60, c'était l'usage, on entrait au CNRS et au SNCS en même temps. Je fis la même chose cinq ans plus tard.

Il passe donc d'un syndicat de 100 000 adhérents pour 200 000 étudiants à un petit syndicat de 1600 adhérents pour 4000 chercheurs.

A cette époque, il y avait une forte opposition entre chercheurs et enseignants, il faut dire que la rupture entre le SNCS et le SNEsup ne datait que de 1956.

J'ai toujours connu Henri, qui était chercheur à temps plein et qui disait détester l'enseignement, bien qu'il fut un bon enseignant, je peux en témoigner, militer pour le rapprochement entre le CNRS et l'enseignement supérieur et entre les chercheurs et les enseignants-chercheurs.

Dans les années 60, le SNCS, avec la participation active d'Henri, a élaboré sa ligne stratégique, originale pour l'époque, dont le positionnement était le suivant : on défend la Recherche, notre bien commun, donc le CNRS et l'enseignement supérieur et donc les chercheurs et les enseignants chercheurs et non l'inverse.

Ainsi, on évite de tomber dans le piège du corporatisme, la défense des chercheurs était bien notre préoccupation mais dans le cadre de l'utilité culturelle, économique et sociale de la Recherche publique.

Henri défendait toute forme de recherche sauf, bien entendu, la recherche militaire. Il passait des heures à étudier et éplucher les documents budgétaires et financiers afin de trouver le vrai niveau des dépenses militaires, but qui n'a jamais pu être totalement atteint.

On s'en rappelle, pendant les années 70, la Recherche publique a traversé des années noires. Les crédits et les postes se sont raréfiés. Les créations de postes universitaires ont complètement disparu.

Rhône-Poulenc a tenté une OPA sur le CNRS, OPA qui a échoué grâce à la mobilisation des personnels à laquelle Henri a largement participé.

J'ai d'ailleurs une magnifique photo de lui dans un amphi d'Orsay que je dois retrouver.

C'est à partir de cette époque que le SNCS a publié des brochures importantes dont Henri était un des principaux rédacteurs :

- « La recherche malade du capitalisme » revue qui est, malheureusement, toujours d'actualité.

- « Pour la Recherche, son utilité culturelle, sociale et économique ». Ce texte affirme que la Recherche doit avoir un rôle central dans le développement des connaissances tout en étant en interaction avec la culture, la société et le secteur économique. Nous y affirmons le rôle essentiel de relations équilibrées, j'ai bien dit équilibrées, entre recherche public et industrie.

Pendant les années Mitterrand, la Recherche est devenue une priorité nationale.

Ces années ont commencé par un colloque national sur la Recherche, le colloque Chevènement, qui a débouché sur :

- le nouveau statut des organismes de recherche, les EPST,
- la reconnaissance du métier de chercheurs et la titularisation des chercheurs et des ITA dans le cadre de la fonction publique,
- l'intégration des chercheurs hors statuts. C'est ainsi qu'on a appelé les précaires, qui étaient devenus très nombreux, notamment dans le secteur des sciences humaines.

Henri était un négociateur hors pair. Il a largement participé à ces négociations avec le gouvernement de l'époque.

En 1988, il a été avec Robert Descimon, le négociateur des « accords Curien », accords qui ont permis les derniers progrès notables obtenus pour les carrières des chercheurs.

Mais Henri a toujours été indigné par la condition des jeunes chercheurs statutaires dont les salaires ne permettent pas de se loger correctement. C'est encore le cas aujourd'hui.

Dans les années 90, Henri a écrit plusieurs textes fondamentaux comme « *Le manifeste* » qui a eu des milliers de signataires et qui est apparu à la Une du Monde avec pour titres : « *Chronique d'une mort annoncée* », « *gravissime* » ou encore « *appel des directeurs de labos* ».

Depuis les années 90, j'ai épluché, avec Henri, les budgets de la Recherche, et ce, de façon scientifique. Nous voulions apporter la preuve de ce que nous affirmions, ce qui n'est pas toujours évident.

Nous étions contre les anathèmes, contre les vérités toutes faites. Les prises de positions sectaires de certains de nos camarades le mettaient hors de lui. D'ailleurs, rendons à César ce qui lui appartient, c'est Henri qui, excédé par certaines positions, a inventé la formule « les révolutionnaires du statu quo », expression que lui a piqué Claude Allègre qu'il a popularisée dans les médias.

Henri s'est très largement investi dans le mouvement « Sauvons la Recherche » dont on peut dire qu'il est l'un des initiateurs et des fondateurs.

Ce mouvement a eu un grand succès et a été suivi par la communauté scientifique au niveau mondial, même si les résultats n'ont pas été ceux espérés.

Henri a été un défenseur infatigable de la recherche, et à travers son blog, notamment, il a voulu et il a réussi à donner, à un large public, des outils pour comprendre, dénoncer parfois, proposer toujours.

Une anecdote savoureuse : saviez-vous qu'il était un piètre élève en primaire ? En fin d'année, ses parents avaient reçu un bulletin avec le commentaire suivant : « élève à placer dans une école d'arriérés mentaux ». C'est ainsi qu'on jugeait les enfants à l'époque ! Henri rejoint ainsi Einstein qui ne savait pas lire à l'âge de 7 ans.

On peut dire que la vie d'Henri, au cours de ces cinquante dernières années, se confond avec l'histoire de la Recherche française.

Pour finir, aujourd'hui, j'ai un regret : Riton ne sera pas là pour critiquer son hommage car il avait toujours des critiques à faire, même quand nous reprenions ses idées.

Au revoir Henri, au revoir car tu seras, notamment par tes écrits mais pas seulement, toujours présent dans nos cœurs et dans nos souvenirs.

Paris, le 14 octobre 2016